

Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace

LETTRE D'INFORMATION N° 50 – JUIN 2017

LE MOT DU PRÉSIDENT

Chers amis,

Le premier mai tend à devenir, au moins en Alsace, la journée des châteaux forts, et il est fort bien de cristalliser les souvenirs et... les soucis que provoquent ces monuments si nombreux ici, et si appréciés, quel que soit leur état, habités, transformés ou en ruine.

Notre société avait organisé ce jour-là une sortie pédestre pour redécouvrir deux lieux insignes sur les flancs du Mont Sainte-Odile, avec sa dizaine de châteaux retraçant toute l'histoire de l'architecture castrale germanique. Et justement, nous avons débuté par les châteaux d'Ottrott, complexe qui évolue depuis le milieu du XI^e siècle : la Lützelburg d'origine, avec sa grande enceinte ovoïde qui correspond probablement à la migration de la fonction militaire de Hohenburg (à partir du XI^e siècle, seule l'abbaye a une activité au sommet de la montagne). La construction en petit et moyen appareil de grès présente, à son point haut et central, une tour peut-être de bois, remplacée au milieu du XII^e siècle par le premier essai de donjon rond de pierre. Après la mainmise des Staufén sur le site, celui-ci est morcelé par le creusement d'un fossé isolant l'actuel Rathsamhausen, construit vers 1200, un des châteaux protégeant l'abbaye et confié à un ministériel qui prend le nom du site. Le deuxième château, l'actuel Lützelburg, est le fruit probable des troubles du Grand Interrègne après 1250, qui profite d'un nouveau démembrement du site originel : un donjon rond surplombe le fossé, auquel répond rapidement un autre donjon rond construit sur le site de la *Hinterlützelburg* (actuel Rathsamhausen). Le château est transformé jusqu'au XV^e siècle, avec ses lices spectaculaires et son nouveau logis dans l'exiguë courtine primitive.

Cette visite était d'autant plus intéressante que le site venait d'être complètement débroussaillé par la toute nouvelle association de sauvegarde des châteaux d'Ottrott présidée par M. Pierre PARSY, qui nous a accueillis. Le site venait d'être rouvert au public, après plus de quinze années de barbelés et de broussailles... Les travaux de préservation reprennent !

Notre deuxième visite du jour a été pour le Landsberg, autre jalon laissé par les Staufén : la construction est bien datée de 1200 par une charte toujours conservée aux Archives départementales du Bas-Rhin, et concédée à d'autres ministériels qui prennent le nom de Landsberg : il s'agit là d'une construction innovante, avec donjon-bouclier exposant un angle à l'attaque, protégeant un logis très décoré et précédé par une basse-cour surplombant le fossé, lequel détache l'éperon de la montagne.

Les travaux de consolidation se sont arrêtés il y a une dizaine d'années, d'importants moyens ayant été mis en œuvre entre 1980 et 2008 pour permettre la préservation



Rathsamhausen : logis roman et tour-donjon rond gothique (photo : G. Bronner)

du donjon roman et des deux tours gothiques. Actuellement, seuls les « Veilleurs de châteaux » essaient de contenir une végétation envahissante.

Cette préservation du patrimoine castral intéresse toute l'Alsace et pose le problème de son financement et de l'éloignement des centres décisionnels des monuments historiques, avec la nouvelle grande région, qui n'a certainement pas le mérite de rapprocher le citoyen du pouvoir : seules les collectivités locales peuvent encore encourager la sauvegarde avec de maigres moyens. On pourrait imaginer une SCMHA qui soit à nouveau le relais de cet entretien... et pas qu'au niveau des châteaux !

Guy BRONNER

UN PATRIMOINE EN VOIE DE DISPARITION : LES PEINTURES MURALES DU CASERNEMENT DE LANGENSULTZBACH

par Sébastien SAUR

Dans le nord de l'Alsace, le charmant village de Langensultzbach recèle un patrimoine méconnu en dehors des spécialistes de la Ligne Maginot, et qui, faute de protection, est aujourd'hui en train de disparaître.

Construit en 1934, le casernement de Langensultzbach est un exemple type des « casernements de sûreté » destinés à loger les troupes de la Ligne Maginot en temps de paix : cinq bâtiments principaux sont complétés par une « cité des cadres » destinée aux officiers. Il est occupé tour à tour par les troupes françaises jusqu'en 1940, les troupes allemandes jusqu'en 1944, puis à nouveau l'armée française jusqu'en 1960. La commune acquiert l'emprise foncière en 1983, puis la vend à une société immobilière en 1986.

Ce casernement est célèbre pour les très nombreuses peintures murales qui ornent ses murs. À l'instar des peintures murales réalisées dans plusieurs ouvrages de la Ligne Maginot, comme à Schœnenbourg, ils témoignent d'une volonté des soldats d'améliorer leur cadre de vie en lui donnant un aspect joyeux, voire festif. La transformation de plusieurs bâtiments du casernement en logements à partir des années 1990 a fait disparaître de nombreuses œuvres, mais le bâtiment principal, aujourd'hui à l'abandon, permet de se faire une idée de ce qu'a été cet ensemble pictural exceptionnel.

Plusieurs artistes, dont certains talentueux, ont travaillé à la mise en valeur des lieux. En l'absence de recherches dans les archives, il est impossible de savoir s'ils ont travaillé ensemble ou sur une longue période. Cependant, on peut faire quelques remarques d'ordre général. Tout d'abord, la plupart des œuvres peuvent être datées d'après la guerre : des représentations d'uniformes américains et d'insignes de la France Libre en témoignent. D'autre part, aucune œuvre n'a été modifiée ou couverte par une autre, ce qui témoigne au minimum d'un respect pour le travail d'autrui, s'il n'y a pas eu de plan concerté pour la décoration des salles. Enfin, ces représentations témoignent d'une volonté du commandement local de laisser les plus talentueux des soldats participer activement à la vie de la caserne, ce qui, pour n'être pas exceptionnel, n'est pas non plus la norme dans les armées.

Les thématiques représentées sont multiples : cornes d'abondance dans les escaliers et vignes dans les couloirs, chansons illustrées, cartes de l'Alsace et de la Lorraine, cathédrales (Strasbourg et Reims), scènes de combats, animaux... On trouve même Tintin et les Dupondt !



Photos : S. Saur, 2016

Les peintures constituent l'écrasante majorité des représentations, mais certains dessins d'une grande finesse ont été réalisés au crayon. Si certaines œuvres sont d'un style assez naïf, la plupart témoigne du talent de ceux qui les ont réalisées.

Ce patrimoine exceptionnel est aujourd'hui en voie de disparition : le toit du casernement s'est effondré, l'humidité s'infiltrait dans les murs, faisant tomber leurs enduits de plâtre, ce qui provoque la destruction irrémédiable des œuvres. Au rythme actuel, seules les très nombreuses photographies prises par les amateurs depuis des années pourront, d'ici peu, témoigner encore de ce que fut ce patrimoine injustement méconnu.



LE PARC DE LA MAISON ALSACIENNE : UN ÉCOMUSÉE UNIQUE EN FRANCE

par Jean-Claude KUHN

Le Parc de la Maison alsacienne, association fondée en 1998, compte actuellement plus de 240 membres. Depuis sa création, elle s'est donnée pour mission de conserver le patrimoine rural de la région de Strasbourg, en érigeant un écomusée dans le centre-ville de Reichstett, agglomération située à 8 km au nord de Strasbourg.



Le principe de cet écomusée est de présenter « une maison / une époque », en s'appuyant notamment sur des

savoir-faire archéologiques. Les périodes d'ores et déjà traitées sont l'Alsace baroque de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle, la vie autour de la Révolution française et le tournant du XIX^e au XX^e siècle. D'autres thématiques ont également été abordées : le blé et la paille dans une grange, un atelier de tonnelier, une pièce rassemblant les opérations recourant au feu (alambic, fumoir et lessiveuse), un circuit consacré aux machines agricoles du début du XX^e siècle, enfin des jardins à thème.

Les maisons de l'écomusée ont préalablement été soigneusement démontées dans divers villages autour de Strasbourg. Elles ont été remontées, à Reichstett, par les membres de l'association, avec l'aide d'un charpentier professionnel. Tout le reste du travail est effectué les jeudis par des bénévoles. Ils sont aidés par des jeunes en difficulté, par des personnes en situation de handicap et, en été, par des chantiers internationaux de jeunes bénévoles. L'objectif est de transmettre des techniques ancestrales et de créer un lien social et historique autour de la thématique de l'écomusée.

Un nouveau projet : reconstituer une maison dans son état du milieu du XVI^e siècle

Le remontage d'une maison provenant du n° 1, impasse de la Mairie à Eckwersheim (à 12 km au nord de Strasbourg) constitue le point d'orgue du projet visant à retracer à Reichstett l'évolution du bâti du Moyen Âge à nos jours. Elle a été démontée en 2001 par l'association. Un laboratoire de Würzburg (Allemagne) l'a datée par dendrochronologie de 1544 : il s'agit de la plus ancienne maison connue de l'arrondissement de Strasbourg-Campagne (sur environ 15 000 maisons alsaciennes subsistantes).

Sa structure est à la fois à bois longs (se développant du solin à la toiture) et courts (limités à un seul niveau). C'est le cas le plus ancien répertorié en Alsace. De nombreux emboîtements sont encore à mi-bois, en queue d'aronde, ce qui est une survivance des techniques de construction du Moyen Âge. Sa charpente en chêne est conservée à 70 % environ, ce qui est beaucoup pour une maison de cette époque. Sa couverture, remplacée par les tuiles plates en queue de castor au cours du XVII^e siècle, sera reconstituée en tuiles creuses.

La maison est de grandes dimensions (9,28 x 8,60 m ; hauteur : 10,55 m). Elle est de plan presque carré, en contraste avec le format rectangulaire typique des maisons alsaciennes qui s'est imposé par la suite. Une loggia sur le pignon sur rue complète l'ensemble.

Le visiteur pourra y découvrir la vie du paysan de la proche région strasbourgeoise à la fin du Moyen Âge. On verra ainsi des intérieurs avec le poêle, la vaisselle et le mobilier de cette époque. L'ensemble sera conçu de manière à permettre d'habiter les lieux et de les animer, dans une démarche d'archéologie expérimentale. À l'extérieur, un puits et un jardin médiéval compléteront l'ensemble.

Ce projet, s'élevant à un coût total évalué à 65 000 € TTC, est le plus important de l'association, qui lance un appel à des dons afin de pouvoir le mener à son terme. N'hésitez pas à la soutenir !

Le Parc de la Maison alsacienne, 34 rue Courbée, 67116 Reichstett / tél. : 03 88 20 59 90 / site : www.maisonalsacienne.fr / mail : livia.kuhn-poteur@orange.fr



L'ASSOCIATION DES RIVERAINS DU DINGHOF: BILAN D'UNE ANNÉE DE RÉFLEXIONS ET D'ACTIONS

par Berthe BEYER, membre du bureau de l'association des riverains du *Dinghof*, chargée du dossier Patrimoine

Dans la précédente *Lettre d'information* (n° 49 de janvier 2017) paraissait, sous la plume de la SCMHA, l'article « Le *Dinghof* d'Adelshoffen à Schiltigheim : un site sous haute vigilance ». Le soutien accordé par la Société à l'association des riverains du *Dinghof* a été déterminant quant à ses actions au niveau du patrimoine. Cette expérience toute neuve, il convenait que l'association la partage avec ses pairs, les associations locales. Tel est le but recherché ici, en dressant le bilan d'une année de travail sous forme de confrontation entre objectifs recherchés et résultats obtenus.

Sur le programme en trois points que l'association s'est fixé – patrimoine, verger et projet immobilier adapté –, seul le premier sera évoqué ici.

Le volet patrimonial

Trois axes ont été privilégiés.

1. Constitution et envoi à la Conservation régionale des Monuments historiques (CRMH) d'un dossier de demande de protection au titre des monuments historiques de l'ensemble dit du *Dinghof* (37A rue d'Adelshoffen), constitué par la maison à pans-de-bois de la fin du XVII^e siècle (n° 1 de la figure de l'article précité) et

les bâtiments n° 2 et 3, également à pans-de-bois, mais sans doute plus récents que la maison.

Si la protection demandée n'a pas été obtenue, il n'en reste pas moins que la constitution du dossier a permis de poser de nouvelles questions sur le site et de préciser des données de première importance quant au village d'Adelshoffen. Les bâtiments à pans-de-bois feront quant à eux l'objet d'une attention particulière de la part du Service régional de l'archéologie (voir *infra*).

2. Information auprès du Service régional de l'archéologie (SRA) d'un projet immobilier en cours

Le SRA a prescrit un diagnostic archéologique, qui a eu lieu du 3 au 7 avril dernier. Le creusement des tranchées de sondage a été précédé de la démolition attendue des bâtiments n° 5 et 6, mais également de la grange n° 2 et de la « remise » n° 3 qui auraient dû être épargnées. En effet l'arrêté de prescription précisait bien à l'article 3 [qu']« un diagnostic archéologique en tranchées pourra avoir lieu [...] après démolition des bâtiments existants hors bâtiments à pans-de-bois. »

3. Actions judiciaires

Concernant la partie patrimoniale, elles ont porté sur deux points.

D'une part, un référé suspensif a été introduit dès le 13 mars, aussitôt commencée la démolition des bâtiments à pans-de-bois (la maison alsacienne de la fin du XVII^e siècle n'est pas concernée par les démolitions).



Les terrains au 37A rue d'Adelshoffen à Schiltigheim, après démolition des bâtiments (photo : Eva Nonnenmacher, mai 2017)

Pour l'avocat de l'association, ce référé suspensif ne pouvait être introduit qu'une fois la démolition engagée. Mais pour le juge des référés, en charge de l'affaire au Tribunal administratif de Strasbourg le 23 mars dernier, il aurait fallu que l'affaire soit jugée en urgence bien avant les démolitions! En effet, à la date du jugement, tous les bâtiments, y compris les pans-de-bois, étaient à terre! Il semble dès lors légitime de se demander si les deux bâtiments à pans-de-bois ont été victimes de la politique du

fait accompli? Dans ce cas-là, l'association ne serait-elle pas en droit de demander la reconstruction à l'identique? Le juge a d'ailleurs donné raison à l'association des riverains du *Dinghof* et a condamné la municipalité à une amende de 1000 €.

D'autre part, un référé suspensif a été introduit contre le déplacement de la maison alsacienne de la fin du XVII^e siècle. L'association estime en effet que le déplacement de la maison est totalement contraire au POS, et que, de surcroît, il n'est dicté que par des considérations d'aménagement du terrain à visée immobilière.

La leçon précédente a été retenue. La nouvelle affaire est passée au Tribunal administratif de Strasbourg le 30 mars dernier, avant que ne s'amorce le moindre mouvement de démontage sur le bâtiment concerné.

Les associations locales, forces d'information et de proposition

Ainsi que l'a développé la rédaction de la SCMHA dans la précédente *Lettre d'information*, les associations ont une vraie place dans la cité. Actrices de leurs villes ou villages à titres divers, maillons essentiels entre les différents interlocuteurs en présence, elles connaissent bien les sites qu'elles défendent et suivent de près leur évolution. Proches des citoyens, il leur est plus facile de se mettre à leur écoute en leur fournissant, le cas échéant, l'information attendue.

Mais cette action serait vaine si elle n'était sous-tendue par un esprit constructif. Ainsi l'association des riverains du *Dinghof* a-t-elle écrit à deux reprises, au Maire et au conseil municipal, des lettres ouvertes présentant des propositions alternatives au projet immobilier incriminé. Elle estime en effet que la construction prévue est tout à fait déplacée dans ce lieu chargé d'histoire et qu'elle écrase de tout son volume la fragile maison alsacienne du *Dinghof* (voir www.dinghof.org, illustration en première page).

Ces expériences multiples acquises par les diverses associations ne pourraient-elles pas être mises en commun pour former des pôles spécifiques (patrimoine, juridique, communication...) qui seraient de nature à éclairer efficacement le citoyen? C'est à ce projet que travaillent, main dans la main, les diverses associations de Schiltigheim.

Conclusion

C'est avec grande impatience que riverains et sympathisants du *Dinghof* attendent désormais les résultats des fouilles préventives, le questionnement du sous-sol du site ayant été dès le départ un de leurs objectifs majeurs. Dans la dernière de ses lettres ouvertes au Maire de Schiltigheim et au conseil municipal (voir www.dinghof.org), datant du 5 avril dernier, l'association imagine pour le quartier une solution à la hauteur des

attentes des riverains : « [...] mise en lumière de l'histoire ancienne du site [...] avec, le cas échéant, une valorisation des découvertes ; projet immobilier respectueux de l'attente des riverains et viable pour la commune ; enfin restauration *in situ* de la maison de la fin du XVII^e siècle.[...] Cet ensemble serait restauré et servirait effectivement de lieu pédagogique, en lien avec le verger que les nombreux enfants du voisinage, mais aussi de plus loin, viendraient entretenir. »

Si tel était le cas, la ville de Schiltigheim ne se rapprocherait-elle pas des idées de Jean Nouvel développées dans un remarquable article du *Monde* du 28 mars 2017, où le célèbre architecte préconise la « sanctuarisation des terres agricoles et forestières et le réinvestissement de la banlieue en y faisant le choix résolu de la culture » ?

UN BLASON DE TUILIER DU XIV^e SIÈCLE À WEITERSWILLER (BAS-RHIN)

par Jean-Jacques SCHWIEN

L'église du village de Weiterswiller, dans le canton de La Petite-Pierre, est bien connue pour le bel ensemble de peintures murales du début du XV^e siècle. Pour l'archéologue, l'édifice renferme aussi un autre trésor, mais jusqu'à présent passé inaperçu. L'angle nord-est de la nef conserve en effet un départ de voûte dont la sculpture en forme d'écu est ornée de deux moules de tuilier.



Le premier élément, à gauche, se présente sous la forme d'un objet rectangulaire, terminé en partie haute par une

légère réduction à deux angles droits symétriques et en partie basse par un boudin un peu plus large en prolongement du côté droit : on peut sans conteste y reconnaître un moule de tuilier avec son manche (en bas) et le contour d'un emboîtement (en haut). Le second élément, à droite, est un objet en coussinet légèrement trapézoïdal, terminé en partie haute, la plus étroite, par un petit retrait latéral symétrique et, en partie basse, par un boudin disposé cette fois dans l'axe : il s'agit ici d'un moule de tuile canal avec son manche pour une autre forme à emboîtement. Les dimensions générales sont les mêmes dans les deux cas, soit environ 15 cm de long pour 5 cm de large, le manche mesurant 4 cm et l'emboîtement 2 cm.

Les emblèmes sculptés d'artisans ornent fréquemment les linteaux de porte, les poteaux corniers, les appuis de fenêtre, etc. des maisons des villes et bourgs des XVI^e-XVII^e siècles, avec des dates et des initiales renvoyant au constructeur du lieu. De même, des armes d'artisans figurent sur les vitraux d'église de la fin du Moyen Âge pour témoigner des dons de leurs corporations à la communauté.

Dans ce contexte, notre emblème de tuilier est singulier et à divers titres.

Tout d'abord par sa date. L'église de Weiterswiller est construite ou reconstruite en totalité vers 1340 ; le voûtement auquel appartient le culot sculpté relève de cette première phase, antérieure en tout cas au programme des peintures murales du début des années 1400 associées à un plafond en bois. De ce fait, cette trace d'un donateur inscrite dans la pierre est particulièrement précoce.

En second lieu, le contexte de l'écu sur lequel est représenté le symbole du tuilier est surprenant, puisque la forme du blason renvoie plus à un noble qu'à un artisan, sauf à considérer qu'il s'agit des armes parlantes d'un bourgeois ou patricien d'une ville des environs du nom de Ziegler. Il ne correspond en tout cas pas à ceux qui ont à ce moment-là un quelconque pouvoir sur le village, comme l'abbaye de Neuwiller, les familles de Lichtenberg ou de

Fleckenstein. L'absence de tout autre culot, sauf un exemplaire facetté très simple, ne permet pas non plus d'éclairer le contexte.



Mais c'est avant tout la forme même de ces moules qui est singulière. Les exemplaires qui nous sont parvenus, bien étudiés par exemple à Rosheim, représentent des moules ou gabarits de tuiles plates à extrémité arrondie, soit la "Biberschwanz" encore en place sur beaucoup de nos anciens toits ; par ailleurs, dans le cas des emblèmes à deux tuiles, celles-ci sont représentées superposées en forme de croix de Saint-André. Ici, la date du culot et la forme du module à droite sur l'écu fait penser aux tuiles canal. Ce mode de couverture, qui associe des tuiles canal inférieures (dites nonnes) à des tuiles quasi identiques supérieures (dites moines), faisant office de couvre-joint et liées au mortier, passe pour être une adaptation médiévale de la toiture romaine. Leur présence et leur densité sont attestées par les nombreuses découvertes dans les couches

archéologiques et par quelques témoignages épars encore en place, pour le laps de temps entre 1200 et 1500 environ. Elles disparaissent ensuite au profit de la tuile plate.

Les moules représentés sur le culot ne correspondent toutefois pas tout à fait aux exemplaires archéologiques recueillis en fouille, qui ne disposent pas en effet de cette extrémité à emboîtement. Cette forme de tuile correspondrait plutôt à des faîtières, y compris de la période plus récente de toitures à tuiles plates. D'un autre côté, il paraît peu concevable qu'un tuilier ait pris pour emblème une forme aussi particulière de tuile, ce métier étant de fait très polyvalent, produisant souvent autant de briques, voire de céramiques, que de tuiles proprement dites.

Au total, nous disposons là d'un emblème de métier qui pose certes de nombreuses questions mais qui renvoie à un moment charnière de l'histoire des toitures alsaciennes encore très mal documenté, en particulier quant à la chaîne de production. À ce titre, cet exemplaire conservé dans la pierre à Weiterswiller est précieux.

Bibliographie

GERBER Paul, « À Weiterswiller, l'église "historique" : la peinture représentant saint Materne », *Pays d'Alsace*, n° 218, 2007, pp. 3-8.

GERST Hermann, « Les peintures murales [de l'église de Weiterswiller] », *Pays d'Alsace*, n° 47-48, 1974, pp. 8-12 [numéro spécial consacré à l'histoire du village].

LUTZ Thomas, LÖBBECKE Franck *et al.*, *Dächer der Stadt Basel*, Basel, Basler Denkmalpflege, 2005, 473 p. [pour les données les plus récentes et complètes sur la tuile canal dans le Rhin supérieur].

MULLER Christine, JÉROME Claude, SENART Jean, *Rosheim. Emblèmes de métiers d'autrefois*, 1987, 72 p. [Un catalogue d'exposition, en attendant le deuxième volume de la publication exhaustive que Christine Muller consacre au même thème, annoncée sous peu].

HUIT CHÂTEAUX-FORTS À ANDLAU

par Malou SCHNEIDER

Le Centre d'interprétation du patrimoine des « Ateliers de la Seigneurie », place de la Mairie à Andlau, présente du 1^{er} avril au 30 juin une exposition « Des hommes et des pierres. Construire au Moyen Âge, sauvegarder aujourd'hui ». Elle est consacrée à huit châteaux forts du Centre-Alsace : Andlau, Bernstein, Frankenbourg, Haut-Koenigsbourg, Kagenfels, Ortenbourg, Ramstein et Spesbourg.

Diverses activités accompagnent l'exposition, dont, bien sûr, des visites guidées de châteaux, mais aussi des conférences. Georges Bischoff évoquera le 30 mai à 18h30 : « Comment meurent les châteaux forts » et Matthias Heissler et Annette David, le 27 juin à 18h30, parleront de : « Un réseau de bénévoles au service des châteaux ».

www.lesateliersdelaseigneurie.eu

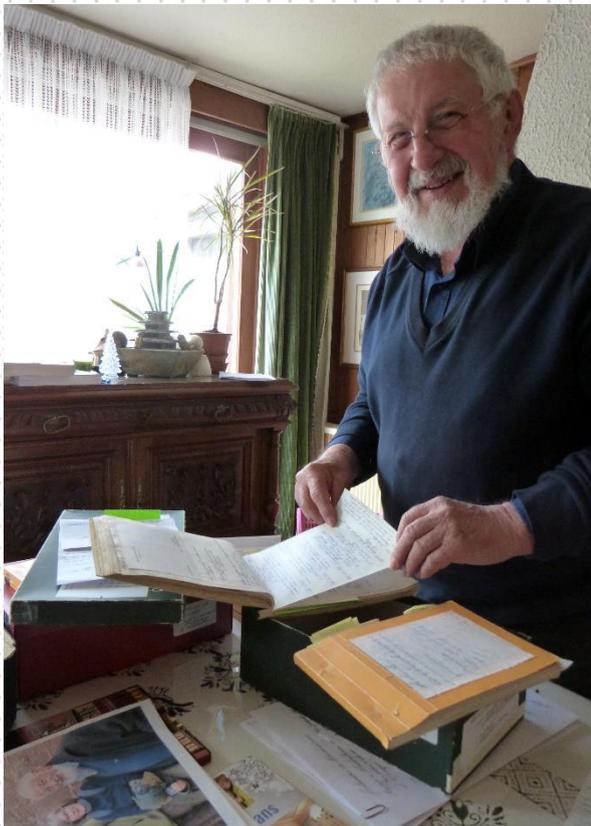
ENTRETIENS DU PATRIMOINE D'ALSACE

La *Lettre d'information* de la SCMHA poursuit ici la publication des « Entretien du patrimoine d'Alsace ». Cette rubrique vise à faire connaître les acteurs du patrimoine œuvrant dans la région, qu'ils soient professionnels ou bénévoles impliqués dans des associations, qu'ils soient en charge de la gestion ou de la protection du patrimoine, chercheurs (historiens, et historiens de l'art, archéologues, etc.), architectes, artisans, restaurateurs, etc. L'important est qu'ils soient passionnés et que leur action soit remarquable.

René SCHELLMANNNS, l'archéologue au grand cœur

Propos recueillis par Maxime WERLÉ

RENÉ SCHELLMANNNS est, à 78 ans, l'un des meilleurs représentants de ces archéologues amateurs qui ont porté l'archéologie alsacienne avant que celle-ci ne se structure véritablement et ne se professionnalise. S'il compte parmi les pionniers de l'archéologie castrale et médiévale, sa grande curiosité l'a fait cheminer fort loin le long de la frise chronologique : il a fouillé et prospecté des sites gallo-romains, contribué de façon décisive à la connaissance des abris gravés des Vosges du Nord, et révélé l'existence d'une station du Mésolithique dans l'Outre-Forêt. Placé au centre d'un vaste réseau d'amis et



de connaissances, il n'a jamais cessé d'arpenter son territoire d'un site à l'autre. Il a recueilli, mine de rien, toutes les informations qui concernent l'archéologie dans le nord de l'Alsace, intervenant inlassablement pour enregistrer des découvertes fortuites, sauver de l'oubli les sites menacés de destruction imminente, alertant les services chargés de la protection du patrimoine, collaborant à des recherches collectives et à la diffusion des connaissances dans des revues et des publications. Il a consacré sa vie à sa passion : la recherche archéologique dans l'Outre-Forêt. Pour la mettre en lumière, il s'est très tôt engagé dans une intense activité associative, et il a plus que contribué à la naissance et au développement de structures muséales et pédagogiques (la Maison de l'archéologie de Niederbronn-les-Bains dont il est à l'origine, le musée Westercamp à Wissembourg dont il a été le conservateur, ou encore la Maison rurale de l'Outre-Forêt). Tout cela, il l'a réalisé pendant près de trente ans à côté de son travail d'instituteur de village et de directeur d'école.

Au-delà de ses connaissances et de ses compétences scientifiques, ce sont aussi sa grande gentillesse, sa modestie, sa générosité et son sourire qui le rendent si cher à toutes les personnes qui ont le bonheur de le côtoyer. On se rend d'ailleurs vite compte que, pour lui, l'archéologie est autant une affaire de passion et de recherche que de rencontres et d'amitiés. De son service militaire sous le feu en Algérie, il ne tire aucun orgueil, mais bien au contraire une grande humilité. Son regard plein de douceur et de bienveillance dissimule

pourtant une profonde blessure : la mort de son fils dans un accident de moto, quand il était étudiant à l'École d'architecture de Strasbourg. Il l'évoque du bout des lèvres, avec pudeur et avec une émotion contenue, pour parler aussitôt de sa fille et de ses petits-enfants avec fierté. De ses médailles militaires (Croix du combattant et Titre de reconnaissance de la Nation) et de ses distinctions (chevalier des Palmes académiques et chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres), en revanche, il ne m'a pas dit un mot. L'entretien qu'il m'a accordé, chez lui à Lampertsloch, était passionnant.

René, raconte-nous qui tu es, et d'où t'es venue cette passion pour l'archéologie ?

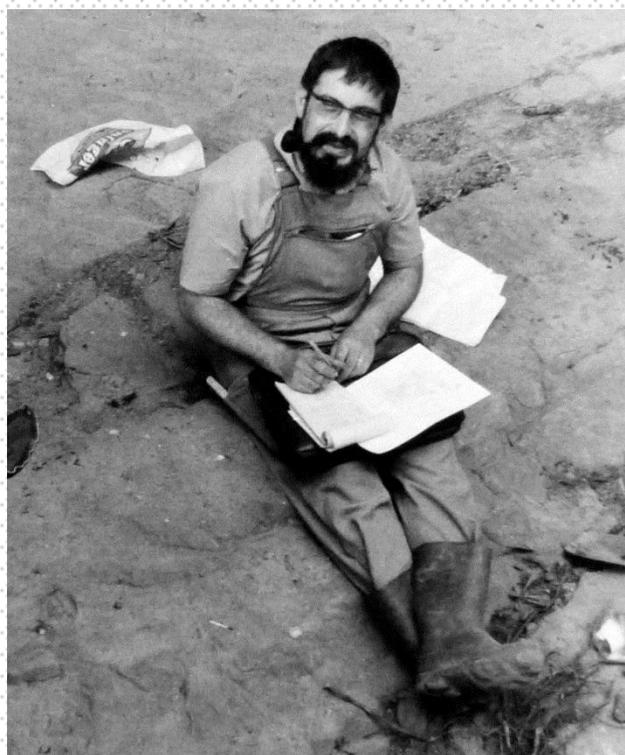
Je suis né en 1938 à Haguenau, d'où ma mère était originaire. Mon père était de Niederbronn. Il travaillait dans la comptabilité, dans la lignée de son père et de ses aïeux, qui étaient presque tous engagés dans l'administration de la

maison De Dietrich. Ils étaient ce qu'on appelait des « cols blancs », pour les distinguer des gens qui travaillaient à la « Schmelz », c'est-à-dire en usine, dans la fonderie et dans toutes les activités de la métallurgie. Dans mon enfance,

c'était la guerre. On a été un peu bousculés¹. Après la guerre, mon père est parti travailler comme comptable à Guebwiller, dans le Haut-Rhin, et en 1947 ma mère et moi l'avons rejoint. J'y ai vécu ma jeunesse et mon adolescence dans un milieu protestant calviniste. Je suis entré dans le milieu du scoutisme. J'étais éclaireur unioniste de France. À cette époque, c'était un milieu industriel, riche à tous points de vue. J'y ai rencontré beaucoup de jeunes, issus des filatures et des tissages. Nos chefs éclaireurs étaient très ouverts, notamment à tout ce qui concerne la nature. L'un d'entre eux était Julien Schweizer (qui plus tard est devenu conservateur du musée du Florival à Guebwiller, et qui vit aujourd'hui à Soultz). Il nous emmenait dans la nature, avec Gonthier Ochsenbein, un pasteur qui pratiquait la botanique et la géologie à un haut niveau². Nous faisons aussi des camps. Au cours d'un camp à Die, dans la Drôme, Julien m'a emmené, moi seul, dans les grottes situées en hauteur, au-dessus du hameau de Mensac, près de Châtillon-en-Diois. On a gratté et on a déterré des choses, des os et des silex. Je ne me rendais pas bien compte encore de tout ce que ça sous-entendait sur l'habitat de ces hommes dans des endroits aujourd'hui déserts, mais ça m'a plu.

Puis, en 1954, ma famille est retournée à Niederbronn, où mon père a obtenu un poste à la Caisse d'Épargne. C'est là que je suis vraiment tombé dans l'archéologie. En 1956, à l'âge de 18 ans, j'ai commencé à participer aux fouilles du Frohret et de l'Ebershöltzel (entre Niederbronn et Oberbronn), avec mon voisin, Georges Ériau, qui était directeur d'école et membre de la Société niederbronnaise d'histoire et d'archéologie (SNHA). Il était mon aîné de 13 ans, il avait aussi été éclaireur, et on s'entendait bien. Avec lui, qui dirigeait les recherches, j'ai été initié pendant plusieurs années aux fouilles gallo-romaines, notamment d'une villa avec hypocauste. Mais ça me démangeait de faire autre chose, parce que j'étais déjà amoureux des châteaux forts ! J'ai commencé à faire des sondages dans les cônes-dépotoirs au Hohenfels. C'était en quelque sorte clandestin, car à cette époque il n'y avait pas encore d'autorisations de fouilles pour les sites médiévaux. J'y allais seul, avec ma copine de l'époque... qui est ma femme aujourd'hui [rires]. On ne faisait pas de grosses tranchées, car je me doutais bien que ce n'était pas très bien ce que je faisais. On se dissimulait quand des gens passaient... En 1958, j'ai commencé à vider avec une petite équipe la « citerne » du Hohenfels. On a dû arrêter, car il y avait de gros blocs coincés en travers, et ça risquait de devenir dangereux. À ce moment-là, j'étais déjà membre (le plus jeune) du comité de

la SNHA, qui était alors très active. Au cours de mes premières fouilles des cônes-dépotoirs, j'ai recueilli beaucoup de matériel, et des choses intéressantes et étonnantes. J'ai par exemple découvert des plaquettes de brigandine : au bas Moyen Âge, ces plaques de métal étaient rivetées sur du cuir ou du tissu, pour constituer une protection simple mais sans doute efficace (sauf contre les carreaux d'arbalète).



René Schellmanns au Hohenfels en juin 1973

En novembre 1959, je suis parti faire mon service militaire en Algérie, jusqu'en février 1962. C'était 28 mois de terrain dans un pays en guerre, et ce n'était pas une « petite guerre » : j'ai essuyé des feux, et je n'étais pas le seul. Je dis toujours que j'étais « malgré-nous », ou plutôt « malgré-moi » : je n'ai jamais voulu tirer sur des fellagas. En Algérie, je suis devenu instituteur : un capitaine m'a proposé de faire la classe à des élèves issus d'un regroupement de familles algériennes, arrachées à leur propriété ou à leur mechta dans la montagne, pour qu'elles n'alimentent pas les réseaux de combattants. Pour moi, ça a été une parenthèse humainement très riche et très féconde : malgré mon uniforme, j'ai appris à connaître ces gens, qui avaient une autre langue et une autre religion et qui vivaient dans d'autres conditions que moi, le métropolitain. Cette activité a probablement déclenché ma vocation ultérieure.

À mon retour, je me suis vraiment lancé corps et âme dans les activités archéologiques. De 1962 à 1966, j'ai continué les fouilles dans les cônes-dépotoirs du Hohenfels, tout en poursuivant les fouilles gallo-romaines avec Georges Ériau. Après, tout a été très vite. De 1965 à 1977, j'ai fait des prospections, des relevés et des photographies des abris

¹ Il se souvient notamment des bombardements de mars 1945 pour la libération de Niederbronn, qui détruisent les logements successifs de la famille.

² Il a notamment publié plusieurs ouvrages sur la flore d'Alsace (*Plantes et fleurs des Vosges* en 1969, *Fleurs des Vosges* en 1972, *Fleurs d'Alsace* en 1973, *Lacs, forêts et rivières d'Alsace* en 1974, etc.). Il est décédé en 2010.

gravés des Vosges du Nord, pour lesquels j'ai par la suite été en contact avec Christian Jeunesse³. À partir de 1970, j'ai par ailleurs commencé à faire des prospections sur le site mésolithique de Climbach. Dans le même temps je continuais à travailler sur le matériel du Hohenfels. Un beau jour de 1971, j'ai d'ailleurs eu une des premières autorisations de fouille délivrées en Alsace pour la période médiévale, pour les investigations au Hohenfels, qui ont duré jusqu'en 1981. Il reste, au musée archéologique de Niederbronn, une photo d'une réunion au château, avec les représentants de la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) d'alors, François Pétry⁴, Erwin Kern et Robert Will⁵. Erwin Kern, j'ai d'ailleurs eu l'occasion de l'aider quelques fois dans ses fouilles à Brumath, qu'il encadrait de près et avec une grande compétence technique. Dans ce petit monde, il y avait également Hans Zumstein, qui travaillait au musée de l'Œuvre Notre-Dame à Strasbourg, que j'appréciais bien, et aussi et surtout Bernadette Schnitzler⁶. C'était un milieu très ouvert, dans lequel toutes les disciplines et toutes les périodes chronologiques s'interpénétraient et se rencontraient.

Comment articulais-tu ta vie professionnelle et tes activités d'archéologue ? Est-ce que c'était simple ?

J'ai été instituteur à partir de 1963 et jusqu'à ma retraite en 1995. J'étais enseignant par vocation, mais j'aurais aussi pu faire autre chose : au départ je voulais d'ailleurs faire des études de psychologie. Mais la guerre d'Algérie, puis le fait d'être fils unique et de me sentir le devoir de rester non loin de mes parents, déjà un peu vieillissants, m'ont conduit vers l'enseignement. En 1967 j'ai été nommé instituteur et directeur d'école à Keffenach [non loin de Sultz-sous-Forêt et de Wissembourg] : j'ai donc quitté Niederbronn et me suis installé avec ma femme dans l'école, où nous avons habité pendant 17 ans. J'ai alors élargi quelque peu mon champ d'action géographique et je me suis ouvert à d'autres périodes chronologiques.

Mes activités archéologiques, je les ai toutes menées à côté de l'enseignement. Les fouilles, les prospections, les rapports, les comptes rendus, des articles, les activités associatives, patrimoniales, muséographiques, etc. : je menais tout ça de front, je ne sais plus trop comment. J'étais passionné ! Je pouvais travailler nuit et jour, pendant les congés, les dimanches, les mercredis surtout. Au début, mon

³ Aujourd'hui Professeur d'archéologie préhistorique à l'Université de Strasbourg.

⁴ Cf. la *Lettre d'information* de la SCMHA, n° 47, mai 2016, p. 4-7.

⁵ Architecte, archéologue et historien de l'architecture (1910-1998), chef du service d'architecture de la Ville de Strasbourg à partir de 1958 (cf. *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, n° 40, 2002, p. 4242-4243).

⁶ Conservatrice du musée archéologique de Strasbourg depuis 1981.

épouse participait activement, jusqu'à ce que naissent [en 1968 et 1969] nos deux enfants. C'est là que je me sens un peu coupable parfois, par rapport à mes enfants. En même temps, ils étaient un peu fiers, je crois, que leur papa soit entouré, reconnu et qu'il rencontre beaucoup des gens.

Concrètement, ça n'était pas toujours facile de s'organiser. Par exemple, pour la fouille du château médiéval Saint-Rémy à Wissembourg-Altenstadt (de 1975 à 1978), je ne pouvais pas être assez présent, parce que je travaillais⁷. Comme il y avait urgence (les fossés de la Wasserburg étaient en train d'être comblés par une entreprise de construction), il fallait que je sois soutenu par la Direction des Antiquités historiques. François Pétry a délégué Erwin Kern, qui est venu m'aider, avec Bernadette Schnitzler. Ils ont fait une grande tranchée, très intéressante, à l'intérieur du château. Mais je n'avais plus la main, de sorte qu'il est possible qu'une partie du matériel et de la documentation de fouille se trouve encore à la DRAC, à Strasbourg. Nous, les bénévoles locaux, nous étions surtout là pour donner un coup de main. À cette époque, j'étais correspondant de la circonscription des Antiquités préhistoriques et historiques d'Alsace : j'avais un papier officiel du Préfet pour la période préhistorique, et un autre pour l'époque historique. Je relevais donc à la fois d'André Thévenin pour la Préhistoire et de François Pétry pour l'Histoire. Ça facilitait parfois les choses sur le terrain.

À côté de tes activités d'archéologue amateur, tu as aussi eu un engagement associatif et participé à la conception de structures muséales. Peux-tu nous parler de ces expériences ?

Je suis le concepteur de la Maison de l'archéologie à Niederbronn-les-Bains, dont j'ai rédigé le premier projet en 1976-1977⁸. J'y pensais même un peu avant. C'était une période féconde pour les créations dans le secteur du Patrimoine et de la Culture. J'ai conçu ce projet muséographique comme un centre de recherches archéologiques dans les Vosges du Nord. Certaines de mes idées ont été adoptées, d'autres non. J'aurais voulu que le château du Schœneck, que l'on aurait pu fouiller pendant de longues années, devienne la pierre angulaire des activités archéologiques et pédagogiques de la Maison de l'archéologie. Ça ne s'est pas fait. À l'époque, il n'y avait pas de musée consacré au Moyen Âge, même dans le Palatinat voisin. Le plus proche était le musée de l'Œuvre Notre-Dame à Strasbourg. Je pensais que le moment était venu de parler des châteaux forts autrement. La quantité de matériel que l'on avait à disposition grâce aux fouilles était impressionnante, par comparaison avec ce qui était exposé

⁷ René Schellmanns, « Le château Saint-Rémy », dans *L'Ouvre-Forêt*, 145, 2009, p. 15-21.

⁸ Le projet a abouti en 1989, avec l'inauguration de la Maison de l'archéologie, dont Pascal Prévost-Bouré a été nommé directeur.

ailleurs. Pour le Mésolithique [entre environ 10 000 et 6 000 ans av. J.-C.], on n'a jamais voulu ou pu y porter plus d'effort ou d'intérêt. J'aurais voulu qu'une salle soit consacrée à cette période de la Préhistoire, qui fait la transition entre le Paléolithique et le Néolithique, où beaucoup de choses se sont faites. On avait pourtant un matériel conséquent, du fait de mes prospections à Climbach.



Avec René Kill au Daubenschlagfelsen dans les années 1980 (CRAMS)

Dans ces années-là, il y a eu aussi un chantier de fouilles gallo-romaines à Soultz-sous-Forêt [1980-1984], les fouilles de la SNHA au château du Schœneck [1982-1985], celles de la Porte Saint-Étienne à Wissembourg [1987], des chantiers archéologiques à Niederbronn, le travail sur la Carte archéologique et de nombreuses publications. En 1988, j'ai aussi été nommé conservateur du Musée Westercamp à Wissembourg, et en 1990 je suis devenu vice-président du Cercle d'histoire et d'archéologie de l'Alsace du Nord [le CHAAN], qui édite la revue trimestrielle *L'Outre-Forêt*, à laquelle j'ai participé dès le premier numéro en 1973.

J'ai aussi été impliqué dans la conception de la Maison rurale de l'Outre-Forêt à Kutzenhausen, et je suis devenu membre du comité directeur de l'AMROF en 1989⁹. Ça c'est autre chose comme expérience. J'ai participé assez longtemps à l'animation de cette maison. Par la suite, je me suis mis en retrait, parce qu'il y a désormais une bonne équipe de gens du cru. Auparavant, il y avait beaucoup d'instituteurs comme moi, avec qui nous faisons

l'animation pédagogique. À deux ou trois, on recevait des classes qui arrivaient en car, et on les prenait en charge, chacun un groupe : on faisait visiter, on racontait la vie d'autrefois. Comme enseignants, on avait quelque chose de plus, que les autres n'avaient pas de la même façon. On faisait écrire les visiteurs à la plume Sergent-Major, avec des encriers. Ça plaisait beaucoup aux enfants, et même aux gens âgés ! Ils retournaient chez eux avec des taches d'encre sur les mains, c'était rigolo. Le matériel de cette salle de

classe venait de l'école de Keffenach, où j'étais enseignant : quand on a rénové la salle de classe, j'ai d'abord fait déposer les vieux bancs en réserve au Musée de Niederbronn, et quand la maison s'est ouverte à Kutzenhausen, j'y ai intégré ce mobilier. J'ai donc de nouveau fait classe devant les bancs que j'avais devant moi quelques années auparavant, en tant qu'enseignant. Pour nous procurer du matériel scolaire, j'ai longtemps dû collecter l'encre et les encriers : chaque fois que j'apprenais qu'une école des environs allait être vidée et transformée, j'allais sur place récupérer les réserves

abandonnées par d'anciens collègues. C'est comme ça que s'est créé le fond de la Maison rurale, avec l'aide d'autres collègues. Nous avons tous un peu la nostalgie de l'école d'autrefois.

Et maintenant, plus de 60 ans après tes premières fouilles, qu'est-ce qui a changé, selon toi ? Comment vis-tu désormais ta passion ?

Je suis un peu triste de voir que tout ferme, que la Maison de l'archéologie de Niederbronn risque d'être supprimée, et que l'on me dise parfois que tous ces papiers que j'ai accumulés, tous ces tessons, tous ces éclats, personne n'en fera jamais rien. La standardisation, la globalisation, le Grand Est, ce sont aussi des choses qui me turlupinent. Je comprends bien que le monde évolue, que l'on ne peut pas rester immobile, mais je voudrais que l'on ne se détourne pas du passé, que l'on essaie de comprendre pourquoi les choses sont comme elles sont. Tout est compréhensible et explicable. Il y a des évolutions en archéologie (l'informatique, les levés Lidar, etc.) qui ouvrent des portes nouvelles, qui permettent de faire des recherches sans faire des grands trous et sans détruire les vestiges que l'on fouille, parce qu'on saccage toujours, même si on prend toutes les précautions. Mais, d'un autre côté, j'ai un peu peur quand on traite les choses de façon informatique et détachée

⁹ L'AMROF est l'association des Amis de la Maison rurale de l'Outre-Forêt. Cf. <http://www.maison-rurale.fr/>.

du terrain, ça se déshumanise un peu. Dans le temps, on était peut-être moins nombreux, mais on était plus proches, on était tous des bénévoles, on faisait ça par passion, sans trop de prétention. Aujourd'hui, c'est rassurant quand on voit que des jeunes viennent de temps en temps vers toi, en demande de quelque chose qu'ils sentent qu'ils ne trouveront pas forcément dans les livres, ni dans les cours à l'université. Quand on me demande quelque chose, j'essaie de donner le maximum de ce que j'ai. C'est comme dans les civilisations traditionnelles où les anciens ont encore quelque chose à dire ou à partager. À la campagne, cette transmission existait aussi autrefois. C'est un peu regrettable que ça disparaisse, car on perd des connaissances en agriculture, pour l'élevage des lapins ou des poules [rire].

Enfin, parmi toutes ces recherches, toutes les activités que tu as menées, y a-t-il quelque chose dont tu es particulièrement fier ?

Euh... Tout ! Le Hohenfels, peut-être... Bernhard Metz m'a un jour collé un adjectif, en parlant de la « fouille pionnière de René Schellmanns au Hohenfels », ou quelque chose comme ça¹⁰. C'est gentil, je l'ai d'ailleurs remercié. Et puis je me suis dit : « Tiens, c'est vrai. Tu as fait quelque chose que peu de gens à l'époque avaient faite ». Je n'étais pas mécontent de moi. J'avais aussi constaté, comme d'autres à cette époque, que la céramique de poêle médiévale connaissait une évolution, qu'il y avait une grande diversité de pots de poêle, avec ou sans décors, glaçurés ou non. Je m'étais fait reprendre un jour lors d'un colloque, par Joëlle

Burnouf¹¹, parce que j'avais dit « vernissés »... Il fallait dire « glaçurés » ! J'ai répondu : « Oui, enfin... d'accord, glaçurés, mais... ils sont quand même vernissés ! » [rire malicieux].

Ça, les fouilles, les prospections, les abris gravés, *L'Encyclopédie de l'Alsace* [publiée en 13 volumes de 1982 à 1986] à laquelle j'ai contribué, ou la *Carte archéologique de la Gaule* [dont le volume consacré au Bas-Rhin est paru en 2000], ça m'a donné l'occasion de contacter des gens un peu partout, c'est enrichissant, ça ouvre des horizons. J'ai touché à toutes les périodes, sans être spécialiste d'aucune. Un exemple : je prospecte depuis près de 50 ans le site mésolithique de Climbach. À chaque fois que j'ai eu besoin d'une aide pour analyser le matériel lithique, j'ai fait appel à des spécialistes : André Thévenin et Jean Sainty. On a fini par faire ensemble une publication dans *L'Outre-Forêt*. Les deux ont été gentils, ils m'ont mis devant dans la signature¹². Ce n'est pourtant pas moi qui ai écrit l'essentiel, c'est eux !

¹⁰ Cf. *Archéologie médiévale en Alsace : nouvelles recherches*. [Mulhouse] : Société industrielle de Mulhouse, 1987, p. 41. Pour un portrait de Bernhard Metz, voir la *Lettre d'information* de la SCMHA, n° 45, octobre 2015, p. 7-10.

¹¹ Archéologue médiéviste, professeure émérite à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne.

¹² René Schellmanns, Jean Sainty, André Thévenin, « Le gisement mésolithique de Climbach », dans *L'Outre-Forêt*, 141, 2008, p. 5-19.

COMPTE RENDU DES DERNIÈRES CONFÉRENCES DE LA SOCIÉTÉ



5 décembre 2016 : Émile Salomon (1833-1913), un architecte alsacien au service du patrimoine, par Véronique UMBRECHT (EA 3400 - ARCHE, Université de Strasbourg).

Né à Strasbourg d'un père allemand et d'une mère alsacienne, Émile Salomon suit une double formation à l'*Akademie der bildenden Künste* de Munich en 1854, puis à

Paris à l'École des Beaux-arts entre 1855 et 1859. Alors que nous ne savons rien de son passage à Munich, il intègre à Paris les ateliers d'Émile Gilbert et de Charles Questel, chef de file de l'architecture romano-byzantine en France. Il termine ses études en faisant le « grand Tour » en France et dans toute l'Europe. Commencé son activité sous le Second Empire, il succède à son beau-père comme architecte de la Fondation Saint-Thomas. Son premier chantier d'envergure est la reconstruction du Gymnase protestant qui avait brûlé en 1860. Il en profite pour redessiner la parcelle et réorganiser l'espace autour de la *Neue Kirche*. Le style qu'il déploie sur les façades de la nouvelle école reprend le néo-classicisme, s'inspirant également des hôtels aristocratiques de la rue Brûlée, toute proche. Quelques particuliers font appel à lui, notamment pour rénover la maison Lauth datant du XVI^e siècle, située aux 1-3 rue de la Douane, ou pour dessiner les plans d'immeubles de rapport, comme celui du 10 quai Kléber. Pour ce dernier bâtiment, il reprend l'architecture de l'immeuble rambutéen parisien, qui privilégie un néo-classicisme très épuré.

Lorsque la guerre franco-prussienne éclate en 1870, Émile Salomon a réalisé peu de choses, mais les destructions d'une grande partie de Strasbourg vont lui donner l'opportunité de concrétiser ses réflexions architecturales. Son principal commanditaire le charge de superviser le chantier de reconstruction du quartier du Temple-Neuf, dévasté par les bombardements allemands. Entre 1872 et 1876, il remanie les plans du Temple-Neuf réalisés par les architectes français vainqueurs du concours international ; il reconstruit une nouvelle fois le Gymnase sur les plans qu'il avait établis en 1863-1864 et prolonge l'alignement du Temple-Neuf par la maison de la bibliothèque et un immeuble de logements destiné aux enseignants. Hormis l'église de style romano-byzantin, Émile Salomon rationalise l'îlot et cherche une unité architecturale entre le Gymnase et les deux immeubles de la rue du Temple-Neuf. Quelques vingt années plus tard, il termine la rénovation du quartier en construisant l'immeuble de rapport de la rue du Dôme. Ce bâtiment marque une rupture architecturale. Largement inspiré des palais aristocratiques classiques alsaciens, avec des oriels germaniques, il développe une longue façade de treize travées percées de portes-fenêtres. L'architecte lisse l'artère de l'angle par une gigantesque rotonde à coupole, empruntée aux églises baroques françaises. C'est un éclectisme triomphant qui est donné à voir depuis la place Broglie.

À la même époque, la Fondation Saint-Thomas lui demande de reprendre la transformation de son centre historique, le quartier Saint-Thomas. Une nouvelle rue est percée, donnant un accès plus aisé à l'église Saint-Thomas. Deux immeubles de rapport sont bâtis le long de cette nouvelle voie. L'architecte profite de ce second grand chantier pour poursuivre ses réflexions stylistiques. Les deux immeubles de rapport édifiés quai Saint-Thomas et rue Jean Sturm font référence aux styles des XVI^e et XVII^e siècles français. Le presbytère et les logements d'enseignants de la rue Martin Luther, déjà prévus avant la guerre, sont enfin rénovés selon les dessins initiaux.

Son implication au service des maîtres d'ouvrage protestants l'amène à travailler pour l'institution hospitalière des Diaconesses, ainsi que pour l'*Armenverwaltung* de Strasbourg en construisant des logements sociaux.

Parallèlement à sa carrière, il s'implique dans la défense et la conservation du patrimoine alsacien au sein de trois associations. Il adhère en 1862 à la Société des amis des arts de Strasbourg puis, en 1874, à la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace ; en 1902, il devient membre fondateur la Société des amis de la cathédrale de Strasbourg, sous l'égide de l'architecte Johann Knauth. Il rédige de nombreuses notices historiques et

archéologiques sur des édifices de la région et rénove des bâtiments comme ceux du Mont Sainte-Odile. Il participe ainsi à la promotion d'un art typiquement alsacien qui se situe entre France et Allemagne. La fin de carrière d'Émile Salomon marque une évolution. Entre 1903 et 1905, il érige, en collaboration avec son fils Henri, la Caisse d'Épargne, située place Saint-Thomas. La façade du bâtiment emprunte à l'histoire architecturale locale. S'inspirant notamment du *Neubau* et de la maison Lauth, l'architecte a la volonté d'ancrer le bâtiment dans le courant régionaliste alsacien.

L'œuvre d'Émile Salomon laisse transparaître les préoccupations qui ont jalonné les réflexions architecturales française et allemande pendant plus d'un siècle. Choisir Paris et Munich l'a amené à développer un style propre, emprunt des enseignements de ses maîtres français et germaniques, dans un contexte politique où l'identité alsacienne devient plus prégnante.

6 mars 2017 : Le site néolithique d'Achenheim. Enceinte défensive et violence collective dans la Basse-Alsace du dernier tiers du 5^e millénaire av. J.-C., par Fanny CHENAL, Philippe LEFRANC (Inrap).

La fouille réalisée par l'Inrap à Achenheim « Strasse 2 », au printemps 2016, s'est soldée par la mise en évidence de plus de 400 structures archéologiques relevant, dans leur grande majorité, de l'horizon Néolithique moyen : l'abondant mobilier exhumé dans les creusements et les datations radiocarbone réalisées permettent d'attribuer l'occupation la plus dense au groupe de Bruebach-Oberbergen (BB-O), groupe épiroessénien installé en Basse-Alsace entre 4400 et 4250 av. J.-C. À cet horizon culturel appartiennent la majorité des creusements de plan circulaire ou sub-circulaire mis au jour (au moins 211 et probablement plus de 350) et un long tronçon d'enceinte dessinant un segment de cercle suivi sur 155 mètres linéaires, constitué par un fossé continu à profil en « V », large d'1,70 m en moyenne pour une profondeur équivalente. Le fossé, probablement flanqué vers l'intérieur par une levée de terre, comme l'indiquent les profils dissymétriques des comblements, est interrompu à deux reprises par des ouvertures présentant des dispositifs avancés que nous proposons, en nous appuyant sur des exemples ethno-historiques, d'assimiler à des bastions. La construction de l'enceinte s'inscrit dans un projet unique ; seules les entrées ont, à divers degrés, fait l'objet de réaménagements. La découverte de cette enceinte, que le même référentiel nous amène à identifier à une enceinte à vocation défensive, marque une étape importante de la recherche sur les enceintes néolithiques régionales, jusqu'ici

représentées, du Rubané au BORS, par les seuls monuments à « pseudo-fossé » que l'on s'accorde à assimiler à des centres cérémoniels. Le rôle défensif de l'enceinte d'Achenheim se déduit de son fossé continu, régulier, large et profond, de la très probable existence d'une levée de terre et de la présence, au sein du périmètre enclos, de nombreuses structures de stockage.

Le site, localisé sur une pente relativement prononcée, est assez érodé, mais nous avons pu définir plusieurs types de fosses de plan circulaire caractérisées par des profils cylindriques, des profils « en sac » ou des profils tronconiques. Le nombre des creusements, le volume important de certaines fosses de stockage et la surface couverte par l'enceinte (dont on sait qu'elle outrepassait largement les limites de la fouille et qu'elle s'étend sur au moins 3 ou 4 hectares), laissent deviner que le site a accueilli une population nombreuse. Il s'agit d'une donnée inédite qui donne, de l'organisation du territoire et de la société Bruebach-Oberbergen, une image très éloignée de celle que les sites régionaux nous avaient jusqu'ici amené à restituer, celle d'un habitat composé de fermes ou de petits hameaux dispersés, éventuellement organisés autour des lieux d'agrégations que sont les enceintes cérémonielles.

La découverte la plus saisissante est celle du dépôt, sur le fond d'un silo de grand volume, des restes osseux de cinq adultes et d'un adolescent âgé de 15 à 19 ans, tous polyfracturés et de sexe masculin, et des restes de quatre membres supérieurs gauches fracturés sur os frais. Le mobilier et les datations radiocarbone permettent une attribution certaine au Bruebach-Oberbergen.



Ce dépôt témoigne d'un déchaînement de violence encore jamais décrit pour les périodes préhistoriques : les corps ont été mutilés au moyen de divers instruments, contondants et perforants ; les tibias, les côtes, le crâne et le thorax sont systématiquement fracturés ; les membres

supérieurs et le bassin le sont très fréquemment. L'abondance et l'intensité des lésions observées ainsi que le contexte de la découverte nous amènent à émettre l'hypothèse d'un dépôt relatif à une gestuelle guerrière s'étant vraisemblablement en partie déroulée sur le site même et impliquant les pratiques de l'*overkill* et de la prise de trophées – celle-ci déjà identifiée sur le site contemporain de Bergheim (Chenal *et alii* 2015) – par ailleurs bien documentées à travers de nombreux exemples ethnographiques. Il est possible que le dépôt trouve sa source dans la conjonction de gestes guerriers depuis longtemps pratiqués, archéologiquement peu visibles, et d'une nouvelle idéologie, celle-là même qui justifie l'enfouissement d'individus dans des structures de stockage désaffectées et qui se développe en Basse-Bavière dès 4500 av. J.-C. C'est sans doute de cette même influence orientale que procèdent les trois autres dépôts en fosses de plan circulaire enregistrés sur le site pour la même période.

Les assemblages de mobilier mis au jour à Achenheim – céramiques, outillages lithiques et osseux – constituent d'ores et déjà des séries de référence. La relative abondance de la céramique décorée nous a permis de réaliser la première analyse factorielle de correspondance des productions Bruebach-Oberbergen. Il semble que le site ait été occupé pendant toute la durée du BB-O, soit pendant quatre ou cinq générations (Denaire *et alii* 2016).

Les vestiges relatifs aux autres périodes représentées sont beaucoup moins nombreux et très clairsemés. Quelques fosses, dont une contenait deux individus, ont été attribuées au Michelsberg ancien (MKII), occupation déjà identifiée par R. Forrer, se prolongeant sur l'emprise de la lœssière voisine. La découverte d'un petit ensemble funéraire attribué au même horizon chronologique et composé d'individus inhumés en extension dans la tradition du *Mittelneolithikum*, doit être soulignée ; elle met en exergue, au même titre que l'ensemble haut-rhinois d'Ungersheim, la permanence de cette tradition danubienne jusqu'à l'extrême fin du 5^e millénaire ; il s'agit aujourd'hui de la seule « nécropole » connue attribuable à l'horizon culturel MKII.

La Protohistoire enfin, n'est représentée que par quelques fosses du Bronze ancien et par une crémation isolée du Bronze final. Les quelques trous de poteaux conservés sur le site, dont certains dessinent des alignements, pourraient relever de l'occupation protohistorique.

Chenal *et alii* 2015 : CHENAL (F.), PERRIN (B.), BARRAND-EMAM (H.), BOULESTIN (B.). — “A farewell to arms: a desposit of human limbs and bodies at

Bergheim, France, c. 4000 BC”, *Antiquity* 89, 348, 2015, p. 1313-1330.

Denaire et alii 2016 : DENAIRE (A.), LEFRANC (P.), WAHL (J.), BRONK Ramsey (C.), DUNBAR (E.), GOSLAR (T.), BAYLISS (A.), BEAVAN (N.), BICKLE

(P.), WHITTLE (A.). — “The cultural project: formal chronological modelling of the Early and Middle Neolithic sequence in Lower Alsace”, *Journal of Archaeological Method and Theory*. Springer. DOI.

<http://dx.doi.org/10.1077/s10816-016-9307-x>

COMPTE RENDU DES DERNIÈRES SORTIES DE LA SOCIÉTÉ

par Guy BRONNER

9 avril 2017 : Autour de Bâle, du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle. L'église fortifiée de MuttENZ, le château de Birseck et le jardin romantique d'Arlesheim.

Merci à Benoît JORDAN d'avoir préparé et dirigé cette sortie en car dans le canton de Bâle-Campagne.



La fête des Rameaux devant le portail (1681) de la collégiale d'Arlesheim (photo : G. Bronner)

Tout a commencé à MuttENZ avec une spectaculaire église fortifiée au mur d'enceinte avec tour-porte un peu trop « consolidée », mais la restauration est très parlante. Dans l'enceinte, une église romane consacrée à saint Arbogast, patronyme évoquant la possession du lieu par l'évêché de Strasbourg au haut Moyen Âge. L'église de 1200, très abîmée lors du tremblement de terre de 1356, est ensuite rénovée, conservant les colonnes à chapiteau

cubique et une porte romane latérale. Elle est décorée de remarquables fresques, essentiellement de 1507, englobant des restes du milieu du XV^e siècle, elles-mêmes amputées par un percement plus tardif. Outre l'église, l'enceinte recèle un ossuaire, au départ bâtiment roman aux chaînages d'angle à bossage dont la destination a certainement changé. Actuellement, c'est un local orné de somptueuses fresques évoquant le Jugement dernier et bien datées de 1573. Un cimetière désaffecté, qui en recèle un autre, celui des anciennes bornes de la région.

L'étape suivante a été Arlesheim. La collégiale, ex cathédrale Notre-Dame tout d'abord, qui ferme la place des logis des chanoines, architecture simple mais solennelle de 1681, rapprochant le plus possible l'évêque catholique de Bâle de sa ville réformée. Ce sanctuaire bâti par les frères Angiolini a été remanié par François-Antoine Bagnato à partir de 1758, avec d'étonnantes fresques associées aux somptueux décors de stuc. Les orgues de Jean-André Silbermann datent de 1761, ajoutant à l'impression d'un luxe associé à la clarté des immenses baies.

Outre le Goetheanum et ses surprenantes formes modernes, Arlesheim possède sur son territoire communal le château de Birseck, entouré d'un fameux jardin anglais : le château primitif principal a aussi été ravagé par le séisme de 1356 : il en reste peut-être quelques traces dans le mur de courtine en grand appareil encore visible. Le donjon rond date de la reconstruction du XIV^e siècle. Les bâtiments actuels profitent de la ruine par les Français, à la fin du XVIII^e siècle, et correspondent à un aménagement XIX^e siècle permettant notamment l'entretien du jardin anglais garnissant les flancs du monticule supportant le château, et cela depuis le petit ruisseau du bas : un lacs de chemins montent en s'entrecroisant avec un réseau de petites voies d'eau et leurs cascades. Le tout dessert un jardin aux nombreuses grottes naturelles, parfois décorées d'allégories mythologiques ou littéraires, parfois prévues pour une musique qui diffuse à travers des failles pour ressurgir magiquement dans un temple. Un ermitage ajoute au pittoresque avec son automate dans le logis, et même sa fausse réserve de bûches, petit abri, point de vue sur le lac de retenue en contrebas. Les fabriques de ce merveilleux

parc sont tant de petits édicules créés de toutes pièces que des éléments de l'histoire du lieu, allant du château jusqu'en bas, moulins et petits établissements industriels déjà obsolètes au XVIII^e siècle. Ce parc déjà ouvert au public à sa création nous est parvenu intact dans son dessin, mais

pas dans son entretien, malgré les efforts d'une association... mais tout coûte si cher... surtout en Suisse.

En un mot, journée passionnante nous ouvrant de nouvelles perspectives de lectures de nos monuments.



BULLETIN D'ADHESION / REJOIGNEZ-NOUS !

À renvoyer à la SCMHA,
2 place du Château, 67000 Strasbourg, accompagné du règlement par chèque bancaire.

M./M^{me}/M^{lle}

Adresse

Téléphone / Courriel

Souhaite(nt) adhérer à la SCMHA pour une cotisation de €.

Date

Signature

Membre titulaire 35 €
Membre bienfaiteur 55 €
Membre étudiant 20 €

Couple titulaire 45 €
Couple bienfaiteur 66 €
Couple étudiant 30 €

Votre adhésion vous donne droit aux *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire* de l'année courante, à l'entrée aux conférences, à l'accès gratuit aux Musées de la Ville de Strasbourg et à la participation aux sorties. Un reçu fiscal est établi pour les dons.



Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace - SCMHA -

Palais Rohan, 2 place du Château,
67000 Strasbourg
03 88 35 94 62 - scmha@orange.fr - www.scmha.fr
Horaires du secrétariat : 1^{er} et 3^e mercredi du mois, de 14h à 17h
(sauf en juillet et en août)

Les opinions exprimées dans les articles de la *Lettre d'information* n'engagent que leur auteur.

À VOS AGENDAS

PROCHAINES SORTIES CULTURELLES

La Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace vous propose les sorties suivantes. Elles se déroulent sur une demi-journée ou une journée. Les moyens de déplacement sont adaptés aux besoins (voiture particulière, train ou car, plus rarement circuits pédestres). Elles sont toujours guidées par un spécialiste de la question. Elles font l'objet de l'envoi d'un programme et d'un bulletin d'inscription préalable. Pour les sorties en car et en train, l'inscription est obligatoire.

Lundi 5 juin 2017 (après-midi ; voitures particulières)
Le Florival (près de Guebwiller). Découverte d'un paysage vosgien marqué par un habitat, des activités humaines et un climat particuliers. Visite sous la conduite de Jérôme RAIMBAULT et Franck SCHWARZ.

Dimanche 25 juin 2017 (journée ; en car)
Rottweil. Découverte du site romain, de la ville impériale ayant abrité une cour de justice à l'Époque moderne et la superbe collection du doyen Dursch, du *Dominikanermuseum*, illustrant la sculpture des XV^e et XVI^e siècles de la région souabe.